Enquête
Archives de la revue Enquête

7 | 1992
Max Weber

L'épanouissement de l'esprit capitaliste

Max Weber

Traducteur : Jean-Pierre Grossein

Édition électronique
URL : http://journals.openedition.org/enquete/132
DOI : 10.4000/enquete.132
ISSN : 1953-809X

Éditeur :
Cercom, Éditions Parenthèses

Édition imprimée
Date de publication : 2 juin 1992

Référence électronique
Max Weber, « L'épanouissement de l'esprit capitaliste », *Enquête* [En ligne], 7 | 1992, mis en ligne le 09 juillet 2013, consulté le 01 mai 2019. URL : http://journals.openedition.org/enquete/132 ; DOI : 10.4000/enquete.132

Ce document a été généré automatiquement le 1 mai 2019.

*L'épanouissement de l'esprit capitaliste**

Max Weber

Traduction : Jean-Pierre Grossein

1 On affirme souvent, à tort, que l'*accroissement démographique* constituerait un facteur décisif dans l'épanouissement du capitalisme. À quoi Marx a rétorqué que chaque période économique a ses propres lois démographiques, affirmation qui, dans le cas qui nous occupe, est justifiée, même si elle n'est pas juste dans sa généralité. L'évolution de la population occidentale a connu ses progrès les plus rapides du début du XVIII^e^ à la fin du XIX^e^ siècle. Durant le même temps, la Chine a connu également un accroissement démographique d'une importance au moins égale, passant de 60-70 millions à 400 millions (même si l'on tient compte des exagérations inévitables), ce qui correspond approximativement à l'augmentation survenue en Occident. Et pourtant le capitalisme en Chine n'a pas progressé, mais régressé. C'est que le développement démographique s'est produit dans d'autres couches sociales que chez nous. Il a entraîné en Chine la formation d'une classe pléthorique de petits paysans ; en revanche on n'observe d'accroissement d'une classe correspondant éventuellement à notre prolétariat qu'à propos de l'exploitation des « coolies » rendue possible par le marché extérieur – coolie est à l'origine une expression indienne signifiant voisin ou membre d'un clan familial. L'accroissement démographique en Europe a, il est vrai, contribué d'une manière générale à la naissance du capitalisme, dans la mesure où celui-ci par exemple n'aurait pas trouvé les forces de travail nécessaires si la masse démographique avait été moindre ; mais en tant que tel cet accroissement n'a créé nulle part le capitalisme. Pas plus que l'*afflux de métal précieux* ne peut être pris, comme le suggère Sombart, pour la cause unique de l'apparition du capitalisme. Bien sûr, dans une situation donnée, l'afflux de métal précieux peut conduire à une révolution des prix (comme en Europe à partir de 1530) et, si interviennent de surcroît d'autres circonstances favorables, si par exemple une certaine forme d'organisation du travail est en train d'apparaître, celle-ci verra son développement accéléré par la concentration de grosses réserves d'argent liquide entre les mains de certaines couches sociales. Mais un tel afflux de métal précieux n'engendre pas nécessairement à lui seul le capitalisme, ainsi que le montre l'exemple de l'Inde qui, à l'époque de l'Empire romain, a vu affluer une masse énorme de métal précieux

– 25 millions de sesterces chaque année, en échange de marchandises indiennes. Cet apport n'a engendré qu'un capitalisme commercial, et cela dans des proportions restreintes. La plus grande partie du métal précieux a disparu dans les trésors des radjahs au lieu d'être transformé en argent liquide et de servir à la création d'entreprises capitalistes rationnelles. Ce qui montre que tout dépend de la forme de l'organisation du travail que rencontre l'afflux de métal précieux. Après sa découverte, celui-ci est d'abord passé d'Amérique en Espagne, où son arrivée a correspondu à un recul du développement capitaliste, entraîné d'une part par la défaite des *« communeros »* et la fin de la politique commerciale des Grands d'Espagne, et d'autre part par l'utilisation du métal précieux à des fins guerrières. C'est pourquoi le flux de métal précieux ne fit que traverser l'Espagne, qu'il toucha à peine, pour féconder des pays qui depuis le XV^e^ siècle étaient déjà engagés dans une restructuration de leur organisation du travail, ce qui favorisa l'apparition du capitalisme.

2 Ainsi donc, ni l'accroissement démographique, ni l'afflux de métal précieux n'ont suscité le capitalisme occidental. Les conditions *extérieures* de son développement sont bien plutôt d'abord d'ordre *géographique*. En Chine et en Inde, du fait de leur espace intérieur, l'énormité des frais de transport a nécessairement constitué une formidable entrave pour ceux qui étaient en mesure de tirer profit du commerce et de constituer un système capitaliste sur la base du capital commercial, alors qu'en Occident le caractère de mer intérieure de la Méditerranée et la richesse des liaisons fluviales ont favorisé une évolution inverse. Pourtant même ce facteur ne doit pas être surestimé. La civilisation de l'Antiquité a été une civilisation nettement côtière. Grâce aux caractéristiques de la mer Méditerranée (à l'opposé des eaux chinoises et de leurs typhons) les possibilités de transport y étaient très favorables, et pourtant aucun capitalisme n'y est apparu à l'époque. À l'époque moderne également, le développement du capitalisme fut beaucoup plus intensif à Florence qu'à Gênes ou Venise. Le capitalisme est né dans les villes industrielles de l'intérieur et non dans les villes maritimes de l'Occident. Il fut alors favorisé par les besoins liés à la guerre, non pas en tant que tels, mais par la manière dont ils ont été façonnés par les besoins spécifiques des armées occidentales. Le besoin de luxe aussi fut un facteur favorisant, mais là encore pas en tant que tel : dans de nombreux cas, il a plutôt conduit à des formes irrationnelles, à des petits « ateliers » en France, à l'établissement forcé de travailleurs auprès de cours princières en Allemagne. En dernier ressort le capitalisme doit son existence à l'entreprise permanente rationnelle, à la comptabilité rationnelle, à la technique rationnelle, au droit rationnel, mais pas à eux seulement ; ces facteurs ont dû être complétés par la *disposition d'esprit (Gesinnung) rationnelle, la rationalisation du mode de vie, l'ethos économique (Wirtschaftsethos) rationnel*.

3 Toute éthique, et avec elle les relations économiques qui en découlent, commence toujours par le *traditionalisme*, le caractère sacré de la tradition, par des façons d'agir qui se modèlent, y compris sur le plan économique, sur les coutumes ancestrales. Ce traditionalisme pénètre profondément jusque dans le temps présent. Il y a une génération encore, il aurait été vain, en vue d'augmenter sa force de travail, de vouloir doubler le salaire d'un ouvrier agricole de Silésie qui, en échange d'un forfait, avait une pièce de terre déterminée à faucher : il aurait alors tout simplement réduit son travail de moitié, parce qu'il aurait été en mesure avec cette moitié de gagner deux fois plus qu'avant. Cette incapacité et cette aversion à sortir vraiment des voies habituelles constituent la raison générale du maintien de la tradition. Mais le traditionalisme primitif peut être encore accentué sensiblement par deux facteurs. D'une part le maintien de la tradition peut être

lié à des *intérêts matériels* : quand par exemple on a essayé en Chine de modifier des voies de transport ou de rationaliser des moyens ou des voies de transport, les revenus casuels de certains fonctionnaires se virent menacés ; il en fut de même durant le Moyen Âge occidental et à l'époque moderne avec l'introduction des chemins de fer. C'est ce type d'intérêts casuels au profit de fonctionnaires, de propriétaires fonciers, de marchands qui a contribué à empêcher le traditionalisme d'évoluer vers la rationalisation. Mais un facteur agit encore plus fortement : la *stéréotypisation magique* de l'action, la peur profonde de procéder à des changements quelconques dans le mode de vie habituel par crainte de sanctions magiques. Tout cela cache régulièrement l'existence de prébendes, pourtant le point de départ est bien une croyance largement répandue en l'existence de dangers magiques redoutés.

4 Ces obstacles traditionalistes *ne sont pas rompus par le désir de gain (Erwerbstrieb) en tant que tel*. L'idée que notre époque actuelle rationaliste et capitaliste posséderait un désir de gain plus fort que d'autres époques est une idée enfantine. Les représentants du capitalisme moderne n'en sont pas davantage animés que par exemple un marchand oriental. Simplement le désir de gain débridé n'a jamais produit à lui seul que des résultats irrationnels, et des hommes comme Cortès et Pizarre, les représentants les plus marquants peut-être de ce désir, n'ont jamais, même de loin, songé à une économie rationnelle.

5 Si le désir de gain considéré en lui-même est universel, la question se pose alors des conditions dans lesquelles il peut être légitimé et tempéré rationnellement pour produire des formations rationnelles, telles que les entreprises capitalistes.

6 Au départ deux attitudes différentes à l'égard du gain coexistent directement : entre soi, l'attachement à la tradition, aux relations de piété à l'égard des membres du clan, de la famille, de la maisonnée, l'idée d'un gain sans entrave à l'intérieur du cercle des personnes unies par les liens de piété étant exclue, telle est la *morale interne* ; absence complète de retenue dans le désir de gain en direction de l'extérieur, où tout étranger est d'emblée un ennemi à l'égard duquel aucune limite n'existe, telle est la *morale externe*. À partir de là, l'évolution est la suivante : d'un côté l'esprit de calcul pénètre à l'intérieur des groupements traditionnels et y détruit les anciens rapports de piété. Dès qu'à l'intérieur d'une communauté familiale on se met à calculer, dès que l'économie n'est plus rigoureusement communiste, c'en est fini de la piété naïve et des limites imposées au désir de gain. C'est l'Occident particulièrement qui a connu cet aspect de l'évolution. Parallèlement le désir de gain débridé est tempéré tandis que le principe de l'acquisition est introduit dans l'économie intérieure. Il en résulte une *économie régulée* avec un certain *espace libre pour le désir de gain*.

7 Dans le détail l'évolution est diversifiée. En Babylonie et en Chine on ne trouve aucune barrière objective au désir de gain en dehors du clan où régnait une économie communiste ou communautaire. Pourtant on n'y observe pas le développement d'un capitalisme moderne. En Inde les barrières opposées au gain concernent seulement les deux couches supérieures, les brahmanes et les rajpoutes. Celui qui est membre de ces deux castes n'a pas le droit d'exercer certaines professions. Le brahmane peut être cuisinier parce qu'il est le seul à avoir les mains propres, mais il serait déclassé, tout comme le rajpoute, s'il prêtait de l'argent contre un intérêt. En revanche, ceci est permis pour la caste des marchands, et nous trouvons chez elle un manque de scrupules dans le commerce à un degré inégalé ailleurs dans le monde. L'Antiquité enfin ne connaissait que des restrictions légales au prêt à intérêt, et la formule *« caveat emptor »* caractérise la

morale économique romaine ; et pourtant, là non plus, aucun développement d'un capitalisme moderne.

8 Il en résulte donc la chose remarquable suivante : il faut chercher les germes du capitalisme moderne dans un espace *où a dominé officiellement une théorie économique totalement hostile au capitalisme, à la différence de la théorie économique en Orient et dans l'Antiquité*.

9 L'*ethos* de la morale économique de l'Église se trouve résumé dans le jugement, vraisemblablement hérité de l'arianisme, qu'elle porte sur le marchand : *« Homo mercator vix aut numquam potest Deo placere*[1] *»* : il peut bien agir sans pécher, il ne peut être agréable à Dieu. Cette formulation a conservé sa valeur jusqu'au XV^e^ siècle, et ce n'est qu'à cette époque que l'on a essayé à Florence, sous la pression de changements dans la situation économique, d'en réduire la portée. L'aversion profonde de l'éthique catholique et à sa suite de l'éthique luthérienne à l'égard de tout mouvement capitaliste repose essentiellement sur la méfiance à l'égard du caractère impersonnel des relations à l'intérieur de l'économie capitaliste. C'est cette impersonnalité qui soustrait à l'Église et à son influence certaines relations humaines et qui interdit que celles-ci soient travaillées et pénétrées par son éthique. Il était possible de régler directement en termes éthiques les relations maîtres-esclaves. Ce qui était pour le moins extrêmement difficile, sinon impossible, pour les relations existant entre le créancier hypothécaire et le bien garantissant l'hypothèque, ou entre les détenteurs de lettres de change. De cet état d'esprit de l'Église il a résulté que l'éthique économique médiévale, excluant le marchandage et la libre concurrence, reposa sur le principe du « juste prix », la possibilité de vivre devant être garantie à tout le monde.

10 Il n'est pas possible, comme le fait Sombart, d'attribuer aux *juifs* la responsabilité de l'éclatement de cette conception. La situation des juifs au Moyen Âge n'est comparable sociologiquement qu'à celle d'une caste indienne dans un environnement par ailleurs sans caste : ils constituaient un peuple paria. Mais la différence tient à ce que, suivant les promesses de la religion hindoue, l'ordre des castes a une valeur éternelle. L'individu peut par la voie de la renaissance, qui est chaque fois mesurée dans le temps et proportionnée aux mérites, parvenir jusqu'au ciel, mais en restant toujours à l'intérieur de l'ordre des castes. Celui-ci est éternel, et celui qui tenterait de sortir de sa caste serait rejeté et condamné à se retrouver en enfer ou dans l'intestin d'un chien. Alors que la promesse juive laisse entendre qu'un jour régnera un ordre de castes inversé par rapport à celui d'aujourd'hui. Dans celui-ci le sort des juifs est scellé comme peuple paria, soit en punition des péchés de leurs ancêtres – cf. Deutéronome : Josué –, soit pour le salut du monde – ceci comme présupposé de l'action de Jésus de Nazareth – ; de cette situation ils devraient être délivrés par une révolution sociale. Durant le Moyen Âge les juifs constituaient un peuple-hôte ; leur place était en dehors de la société bourgeoise et ils ne pouvaient par exemple être accueillis dans aucun groupement citadin, parce qu'ils ne pouvaient pas participer à la communauté de la communion et donc appartenir à la *« conjuratio »*. Ils n'étaient pas le seul peuple-hôte ; tel était aussi le cas par exemple des cahorsins, des marchands chrétiens, qui, du fait d'exercer un commerce d'argent, se trouvèrent placés exactement dans la même position, sous la protection des princes et jouissant, contre redevances, du droit d'exercer un commerce d'argent. Mais la différence majeure entre les juifs et les peuples-hôtes chrétiens tenait à l'impossibilité pour les premiers d'entretenir *« commercium »* ou *« conubium »* avec les chrétiens. Tandis qu'à la différence des juifs qui devaient craindre que leurs prescriptions alimentaires ne pussent

être respectées par leurs hôtes, les chrétiens n'hésitèrent pas au début à profiter de l'hospitalité des juifs ; pourtant dès les premières flambées d'antisémitisme médiéval les synodes exhortèrent les fidèles à ne pas oublier leur dignité et à décliner les invitations de la part des juifs qui de leur côté dédaignaient l'hospitalité chrétienne. L'alliance matrimoniale avec les chrétiens était totalement impossible depuis Esaïe et Noëmie. Une autre raison de la position de paria des juifs tenait au fait que, s'il existait bien un artisanat juif, s'il avait existé en Syrie également une chevalerie juive, il n'existait qu'exceptionnellement des paysans juifs, car l'exercice de l'agriculture était presque incompatible avec les prescriptions rituelles. Le poids du commerce, particulièrement du commerce d'argent, dans la vie économique des juifs, a donc une explication rituelle. La piété juive valorisait l'étude de la loi, or c'est avec le commerce d'argent que celle-ci était le plus facilement compatible. En outre l'Église interdit le prêt à intérêt, alors que celui-ci était indispensable et que les juifs n'étaient pas soumis à la loi de l'Église. Enfin, les juifs restaient attachés au dualisme primitivement universel de la morale interne et de la morale externe, d'où l'autorisation du prélèvement d'intérêts sur l'étranger qui ne comptait pas parmi les frères et les compagnons proches. Ce dualisme permit également le développement d'activités irrationnelles sur le plan économique, comme l'affermage d'impôts et le financement des États sous toutes ses formes. Dans les affaires, les juifs acquirent au cours des siècles une virtuosité qui leur attira la renommée mais aussi la convoitise de la part des autres. Mais il s'agissait d'un capitalisme paria, et non pas du capitalisme rationnel, tel qu'il est apparu en Occident. D'où le fait que l'on ne trouve pratiquement pas de juif parmi les créateurs de l'organisation économique moderne, les grands entrepreneurs. Ce type était chrétien et n'était pensable que sur un terrain chrétien. Le fabricant juif en revanche est un phénomène moderne. L'absence des juifs à la naissance du capitalisme rationnel n'avait pas d'autre raison d'abord que leur non-participation aux corporations. Mais même en dehors des corporations ils ne purent pratiquement jamais exister, même là où, comme en Pologne, ils disposaient d'un prolétariat nombreux qu'ils auraient pu organiser dans des structures de travail domestique ou dans des fabriques. Enfin l'éthique juive authentique est, comme le montre le Talmud, particulièrement traditionaliste. L'aversion du juif pieux devant n'importe quelle innovation est aussi grande que celle d'un membre d'un peuple primitif soumis à la magie.

11 Pourtant le judaïsme a eu également une importance décisive pour le capitalisme rationnel moderne, dans la mesure où il a transmis au christianisme son *hostilité à la magie* . En dehors du judaïsme et du christianisme, et de deux ou trois sectes orientales (dont une au Japon), il n'existe pas de religion ouvertement hostile à la magie. Ce qui a dû se passer pour les Israélites, c'est qu'ils ont trouvé en Canaan la magie du dieu agricole Baal, alors que Yahvé était un dieu des volcans, des tremblements de terre et des épidémies. L'hostilité entre les deux prêtrises et la victoire des prêtres de Yahvé ont déclassé la magie de fécondité des prêtres de Baal et l'ont reléguée du côté des vaincus et des incroyants. Dans la mesure où le judaïsme a ouvert la voie ensuite au christianisme et lui a conféré le caractère d'une religion fondamentalement hostile à la magie, il a produit par là même des effets importants pour l'histoire économique. Car la domination de la magie en dehors de la sphère d'influence du christianisme a constitué l'un des obstacles les plus forts à la rationalisation de la vie économique. Magie signifie : *stéréotypisation de la technique et de l'économie*. Lorsqu'en Chine on voulait commencer à bâtir des voies de chemins de fer ou des usines, on entrait en conflit avec la géomancie qui demandait de veiller à ne pas troubler le repos des esprits en s'installant sur certaines montagnes ou

forêts, certains cours d'eau ou tumulus[2]. En Inde le rapport des *castes* au capitalisme n'est pas différent. Toute nouvelle technique utilisée par l'Indien signifie d'abord pour lui qu'il quitte sa caste pour se retrouver dans une autre, et d'abord une caste inférieure. Comme il croit en la transmigration des âmes, cela signifie d'abord pour lui que ses chances de purification seront repoussées jusqu'à la renaissance suivante, ce à quoi il consentira difficilement. De plus, les castes se souillent entre elles, ce qui a pour conséquence que des travailleurs qui ne doivent pas manipuler le même récipient d'eau, ne peuvent pas être employés dans le même atelier. C'est seulement aujourd'hui, après une occupation presque centenaire du pays par les Anglais, que cet obstacle a pu être levé. Mais le capitalisme n'a pas pu émerger d'un groupe économique assujetti de la sorte à la magie.

12 Il n'a jamais existé qu'un seul moyen de briser la magie et de rationaliser le mode de vie : des grandes *prophéties rationnelles*. Toute prophétie, à vrai dire, ne détruit pas la puissance de la magie, mais il est possible qu'un prophète, qui se légitime par des miracles et d'autres moyens, brise les ordres sacrés traditionnels. Des prophéties ont engendré le désenchantement du monde et ont ainsi posé les fondements de notre science et de notre technique moderne ainsi que du capitalisme. La Chine n'a pas connu ce type de prophéties, excepté celles qui venaient de l'étranger comme également Lao-Tseu et le taoïsme. L'Inde en revanche connaît une religion de salut et, à la différence de la Chine, elle eut de grandes prophéties. Mais ce furent des prophéties exemplaires, c'est-à-dire que le prophète typiquement indien, Bouddha par exemple, tout en vivant la vie qui mène au salut, ne se considère pas comme l'envoyé d'un dieu qui impose ce genre de vie : seul doit vivre ainsi celui qui désire le salut et le choisit librement comme but. Mais on peut aussi le refuser, car tout le monde n'est pas concerné par l'entrée dans le nirvana après la mort, et seuls les philosophes proprement dits sont en mesure par dégoût de ce monde de se retirer de la vie, à la manière des stoïciens. Il en résulte que la prophétie en Inde n'acquit une importance directe que pour les couches intellectuelles. Ses fidèles vécurent dans les forêts et devinrent des moines dépourvus de tout. Mais pour la masse, la naissance d'une secte bouddhiste signifie tout autre chose, à savoir la possibilité d'adorer des saints. Il y avait désormais des saints que l'on considérait comme capables de produire des miracles, que l'on nourrissait bien dans l'espoir qu'ils honoreraient ces bienfaits par la garantie d'une renaissance meilleure, et par la richesse, une longue vie et autres choses semblables, c'est-à-dire par des biens de ce monde. De sorte que le bouddhisme dans sa forme pure resta limité à une couche réduite de moines. Le laïc ne disposait d'aucune sorte de prescriptions éthiques en fonction desquelles il aurait pu façonner sa vie, car le bouddhisme possédait certes un décalogue, mais à la différence de celui des juifs, il ne proposait pas des commandements mais seulement des recommandations. L'action la plus importante était et resta l'entretien matériel des moines. Une telle religiosité ne fut jamais en mesure de refouler la magie, mais tout au plus de la remplacer par une autre.

13 À l'opposé de la religion de salut ascétique de l'Inde et de son manque d'efficience sur les masses, nous trouvons le judaïsme et le christianisme qui ont été d'emblée des *religions plébéiennes* et le sont volontairement resté. La lutte de l'Église ancienne contre les gnostiques ne fut rien d'autre qu'une lutte contre l'aristocratie des intellectuels telle que toutes les religions asiatiques la connaissent, afin de l'empêcher de ravir la direction de l'Église. Cette lutte fut décisive pour l'influence de masse du christianisme, et également par le fait que la magie au sein des masses fut étouffée, dans la mesure du possible seulement. Jusqu'à nos jours, il est vrai, il a été impossible de la vaincre totalement, mais

elle fut rabaissée au statut de chose impie, diabolique. Nous trouvons déjà dans l'éthique du judaïsme antique les germes de cette attitude envers la magie. Elle est proche sur plus d'un point des conceptions qui s'expriment dans les maximes et dans les textes dits prophétiques des Égyptiens. Mais les prescriptions les plus sublimes de l'éthique égyptienne étaient vaines si, en lui posant un scarabée sur la région du cœur, on permettait au mort de mentir avec succès au juge, de taire les péchés commis et ainsi d'aller au paradis. L'éthique juive ne connaît pas de ces subterfuges sophistiqués, non plus que le christianisme. Celui-ci, il est vrai, a, dans la communion, sublimé la magie en sacrement ; mais il n'a pas, comme la religion égyptienne, procuré à ses fidèles les moyens d'échapper au jugement des morts. Si l'on veut vraiment analyser l'influence d'une religion dans la vie, il faut distinguer entre sa doctrine officielle et le type de comportement effectif que, peut-être même contre son gré, elle récompense réellement, soit dans ce monde, soit dans l'autre ; ensuite il faut distinguer entre la religiosité des virtuoses les plus doués et la religiosité des masses. La religiosité des virtuoses ne joue un rôle dans la vie quotidienne que comme modèle ; ses exigences sont maximales, mais elles ne peuvent pas servir de normes pour l'éthique quotidienne. La relation entre les deux varie d'une religion à l'autre. La particularité du christianisme tient dans la juxtaposition des expériences de la religiosité de virtuose, sous forme de « *consilia evangelica* », et des devoirs imposés au laïc. Le chrétien vraiment parfait, c'est le moine ; mais ses performances ne sont pas exigées de tout un chacun, même si certaines de ses vertus restent, sous une forme atténuée, exemplaires pour la vie quotidienne. Ce type de combinaison a eu l'avantage d'éviter un éclatement de l'éthique, comme dans le bouddhisme. Il n'empêche que la distinction entre l'éthique de moines et l'éthique de masses signifiait que les individus les meilleurs sur le plan religieux quittaient le monde pour former une communauté particulière.

14 Ce phénomène n'est pas propre au christianisme, mais se répète régulièrement dans l'histoire des religions, comme le montre l'importance énorme de l'*ascèse*, qui signifie la réalisation d'un certain mode de vie méthodique. Dans ce sens, l'ascétisme a agi partout. L'exemple du Tibet illustre les énormes réalisations dont une conduite de vie déterminée par l'ascétisme est capable. Le pays semble condamné par la nature à rester éternellement un désert ; or une communauté d'ascètes sans familles a édifié les colossales constructions de Lhassa et fait pénétrer les doctrines du bouddhisme au cœur du pays. L'Occident médiéval présente un phénomène analogue. Le moine est à cette époque le premier homme qui vit rationnellement, qui vise un but, l'au-delà, avec méthode et par des moyens rationnels. Les cloches ne sonnaient que pour lui ; pour lui seulement les heures de la journée étaient réparties en fonction de la prière. L'économie des communautés monastiques était une économie rationnelle. Les moines ont procuré partiellement au haut Moyen Âge ses fonctionnaires : la puissance du doge de Venise s'est effondrée quand la querelle des investitures lui a retiré la possibilité d'utiliser les clercs pour ses entreprises outre-mer. Mais la conduite rationnelle resta limitée au cercle des moines. Le mouvement franciscain, avec l'institution des tertiaires, a essayé certes de l'étendre aussi aux laïcs, mais de telles tentatives furent contrecarrées par l'institution de la confession. L'Église a domestiqué l'Europe à l'aide de la pénitence et de la confession. Mais pour l'homme du Moyen Âge la possibilité de se dédouaner par la confession en se soumettant à certaines actions de pénitence signifiait un soulagement des sentiments de faute et de péché provoqués par les prescriptions éthiques de l'Église. De la sorte, l'unité et la rigueur de la conduite de vie méthodique étaient brisées. Connaissant bien les hommes, l'Église n'escomptait pas chez l'individu l'existence d'une personnalité éthique

cohérente, unifiée, mais tenait pour acquis que, malgré les avertissements des confesseurs et les pénitences, aussi sévères fussent-elles, il ne pourrait que rechuter moralement : ce qui veut dire qu'elle laissait sa grâce rayonner sur les justes comme sur les injustes.

15 La *Réforme* a rompu avec ce système d'une manière décisive. Déjà la suppression des *« consilia evangelica »* par la réforme luthérienne signifia l'abandon de la double morale, de la distinction entre une morale valable en général et une morale de virtuose aux avantages particuliers. C'en était fini ainsi de l'ascèse hors du monde. Les natures religieuses puissantes, qui jusqu'alors étaient entrées au couvent, durent dorénavant accomplir la même chose *à l'intérieur* du monde. Cet ascétisme intramondain a reçu des branches ascétiques du protestantisme une éthique adéquate. Le célibat n'est pas exigé, mais le mariage est simplement une institution en vue d'une procréation rationnelle. La pauvreté n'est pas recommandée, mais l'acquisition de richesses ne doit pas conduire à une jouissance sans scrupule. D'où la pertinence parfaite de la formule de Sébastien Franck, résumant le sens de la Réforme :

> « Tu crois avoir échappé au couvent ; chacun doit dorénavant être moine sa vie durant. »

16 La portée de cette redéfinition de la notion d'ascèse se laisse percevoir jusqu'à nos jours dans les pays classiques de la religiosité protestante ascétique. On la saisit en particulier dans l'importance des appartenances religieuses en Amérique. Malgré la séparation de l'Église et de l'État, il n'y avait, il y a encore 15-20 ans, aucun banquier, aucun médecin à qui on n'aurait pas demandé, à l'occasion de son installation ou de son entrée dans un cercle de relations, à quelle communauté religieuse il appartenait. Selon sa réponse, ses perspectives étaient bonnes ou mauvaises. Car l'accueil dans les sectes n'intervenait qu'au terme d'une vérification sévère du comportement éthique. L'appartenance à la secte, qui ignorait la distinction juive entre morale externe et morale interne, garantissait l'honnêteté et le sérieux professionnels, et ceux-ci à leur tour garantissaient le succès. D'où le principe : *« honesty is the best policy »* et d'où, chez les quakers, les baptistes, les méthodistes, la reprise inlassable de la formule qui correspond au fait que Dieu bénit les siens :

> « Les mécréants ne se font pas confiance ; ils s'adressent à nous quand ils veulent faire des affaires ; la piété est le plus sûr moyen de s'enrichir. »

17 Il ne s'agit pas du tout de tartuferie, mais de la combinaison d'une religiosité avec des conséquences que cette religiosité ne prévoyait pas et qu'elle n'a pas voulues. Du reste, l'acquisition d'une richesse due à la piété a conduit à un dilemme tout à fait analogue à celui qu'ont toujours rencontré les monastères du Moyen Âge, quand les communautés religieuses ont connu la richesse qui a entraîné leur déclin, celui-ci à son tour rendant nécessaire une restauration. Le calvinisme a essayé d'échapper à cette difficulté avec l'idée que l'homme est seulement gestionnaire de ce que Dieu lui a offert ; il a condamné la jouissance, mais il n'a pas permis la fuite hors du monde ; au contraire il a considéré comme le devoir religieux de chacun de participer à la maîtrise rationnelle du monde. C'est de cet univers mental que provient notre terme actuel de *« Beruf »*, que seules connaissent les langues influencées par la traduction protestante de la Bible. Il exprime la valorisation de l'activité de profit capitaliste exercée sur une base rationnelle, en tant qu'elle réalise une tâche voulue par Dieu. C'est sur ce point que s'est fondée en dernier recours l'opposition des puritains et des Stuart. Les deux partis étaient orientés dans le sens du capitalisme, mais, d'une manière symptomatique, le juif représentait pour le

puritain tout ce qui était abomination du fait de sa participation, à la manière des favoris de cour, à des activités irrationnelles et illégales, comme des prêts de guerre, l'affermage d'impôts, d'offices, etc.

18 Cette empreinte donnée à la notion de métier *(Beruf)* a eu d'abord pour effet de procurer à l'entrepreneur moderne une formidable bonne conscience, et de surcroît des travailleurs sérieux, en promettant à ceux-ci le salut étemel en gage d'un dévouement ascétique à leur travail et de leur acceptation d'être exploités sans merci par le capitalisme, salut éternel qui, à une époque où la discipline ecclésiastique réglementait toute la vie à un degré inimaginable pour nous aujourd'hui, représentait tout autre chose que de nos jours. Les Églises catholique et luthérienne, elles aussi, ont connu et exercé une discipline d'église. Mais dans les communautés ascétiques protestantes l'admission à la communion était suspendue à l'excellence éthique ; or celle-ci s'identifiait à l'honnêteté dans les affaires, tandis que personne ne s'enquérait du contenu de la foi. Aucune autre église ou religion n'a mis en place des dispositions de cette puissance, de ce raffinement inconscient en vue de la production d'individus capitalistes et, par rapport à cela, tout ce que la Renaissance a fait pour le capitalisme se réduit à bien peu de choses. Ses artistes se sont emparés de problèmes techniques et ont été des expérimentateurs de premier rang. L'expérimentation est passée ensuite de l'art et de l'exploitation minière à la science. Mais si, comme *vision du monde*, la Renaissance a certainement déterminé profondément la politique des princes, elle n'a pas transformé l'âme des hommes comme les innovations de la Réforme. Presque toutes les grandes découvertes du XVI^e^ et aussi du début du XVII^e^ siècle sont nées sur le terrain du catholicisme : Copernic était catholique, tandis que Luther et Melanchton rejetaient ses découvertes. D'une manière générale, il n'est pas possible d'identifier sans ambages progrès scientifique et protestantisme. Certes l'Église catholique a ponctuellement inhibé le progrès scientifique, mais les sectes protestantes ascétiques n'ont pas été très bien disposées à l'égard de la science pure, sauf là où elle répondait aux besoins réels de la vie quotidienne. En revanche, il est à porter au crédit particulier du protestantisme d'avoir mis la science au service de la technique et de l'économie.

19 Les racines religieuses de l'homme économique moderne n'existent plus. La notion de *« Beruf »* est, de nos jours, comme un *« caput mortuum »*. La religiosité ascétique a été remplacée par une vision du monde pessimiste, mais nullement ascétique, telle que l'illustre la fable des abeilles de Mandeville, selon laquelle même les vices privés peuvent dans certaines conditions être profitables à la communauté. Avec le retrait complet de tous les vestiges du formidable pathos religieux des sectes à leurs débuts, l'optimisme des Lumières, qui croyait à l'harmonie des intérêts, a pris la succession de l'ascétisme protestant dans le champ de l'éthique économique ; c'est cet optimisme qui a guidé les princes, les hommes d'État et les écrivains de la fin du XVIII^e^ et du début du XIX^e^ siècle. L'*ethos* économique était né sur le terrain de l'idéal ascétique ; il est maintenant dépouillé de son sens religieux. La classe ouvrière pouvait s'accommoder de son sort, tant qu'il était possible de lui promettre le salut éternel. La disparition de cette consolation devait à elle seule donner naissance à l'intérieur de la société à ces tensions qui depuis lors n'ont cessé de s'accroître. Ce point a été atteint à la fin du capitalisme primitif et au début de l'âge d'airain du capitalisme, au XIX^e^ siècle.

NOTES

***.** Il s 'agit du dernier chapitre du *Cours* de Max Weber, publié en 1924, à partir de notes d'étudiants, sous le titre *Wirtschaftsgeschichte (NdT*.

1. « Le marchand ne saurait pratiquement jamais plaire à Dieu », d'après Matthieu *(NdT)*.

2. À vrai dire quand les mandarins réalisèrent les possibilités de gain qui s'offraient à eux, les difficultés s'évanouirent d'un coup : les mandarins sont aujourd'hui les principaux actionnaires des chemins de fer. C'est qu'aucune conviction éthico-religieuse ne peut faire obstacle à la pénétration du capitalisme qui attend clefs en main sur le seuil. Mais sa capacité à surmonter des barrières magiques ne suffit pas à prouver qu'il aurait pu apparaître de lui-même sur un terrain où la magie joue un tel rôle.